

Hippolyte Leuridan-Dusser

QUAND TU FRANCHIRAS *le fleuve*



éditions du
gros
gaillou

**QUAND TU FRANCHIRAS
LE FLEUVE**

Hippolyte Leuridan-Dusser

QUAND TU FRANCHIRAS LE FLEUVE

Roman

éditions du **g**ros
Caillou

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

*Conception graphique : Émilie Beaud
Mise en pages : Nord Compo
Photos : © Adobe Stock*

© Éditions du Gros Caillou, 2024,
Lyon

ISBN : 978-2-494202-19-1
www.editionsdugroscaillou.fr

À Grand-Père

*Je voudrais pas mourir
Sans qu'on ait inventé
Les roses éternelles
La journée de deux heures
La mer à la montagne
La montagne à la mer
La fin de la douleur
Les journaux en couleur
Tous les enfants contents*

Boris Vian
Je voudrais pas crever

1

Ça m'a toujours amusé de regarder les chaussures des passants claquer sur le sol comme s'ils avaient un compte à régler avec la ville et la saleté. C'est une affaire personnelle, ils marchent comme on cogne sur un type qui nous emmerde depuis toujours.

Quand je m'ennuie et que Sayeb n'a rien à me dire, j'essaye de trouver ce qui tracasse autant les gens, ce qui les pousse à passer leurs nerfs sur le bitume, *clac, clac, clac*, un pied devant le souci, un souci après l'autre. Je suis devenu très fort à ce jeu-là.

Il y a les importants qui voient sans donner, les riches qui donnent pour être vus, les familles, les couples, les promeneurs, les travailleurs. Ceux, bourrés de bons sentiments, qui me demandent où sont mes parents. « Je les ai mangés. » Ils s'en vont d'un air vexé. C'est pas ma faute, j'avais faim. Sayeb sourit et la rue tombe dans le vide de sa vieille bouche ; son rire comme un sifflement suit la retraite du passant.

Ces gens-là ont beau trouver ma ville sale, moche et puante, ils en font partie, aussi solidement ancrés entre les immeubles que l'unique dent du vieux Sayeb dans ses gencives.

Et parfois, de très loin arrive un type un peu triste qui en a gros sur la conscience. Il fait du bruit, le bruit d'un mec qui a bien besoin qu'on lui vienne en aide. Le bruit d'un mec qui a besoin de se sentir bien. Et c'est pas parce qu'on fait la manche qu'on ne sert à rien : à ce moment-là, on sait qu'on va être utile, que quelqu'un a besoin de nous.

C'est Sayeb qui m'a appris à les reconnaître, ces gros types et leur culpabilité.

De sa main dégueulasse il me désigne un homme en costard qui marche tout droit, les mains croisées dans son dos, voûté comme un vieil âne, tellement pressé qu'il est parti avant même d'être arrivé. L'aveugle n'a qu'à étendre sa jambe sur le trottoir, et ça ne rate jamais : le passant dans ses pensées cogne la cheville du vieillard, qui commence à hurler à la mort.

Avalanche d'excuses, regards méchants des badauds à ce gros type en costume, conscience qui lui saute dessus et lui passe les chaînes ; le mec est à nous. Le sale gosse qui n'existait pas il y a cinq minutes encore devient le centre de l'attention ; l'aveugle aux portes de la mort. Sayeb souffle comme quelqu'un qui a trop mal pour crier et parle dans une langue qui met le type mal à l'aise pour cause de racisme. C'est souvent là que le gros commence à raquer ; crime de lèse-clochard, ça va chercher dans les cinquante balles. Cent, si vraiment il a besoin de se sentir léger.

Le type s'en va d'un air aérien et Sayeb part dans son rire-serpent qui ressemble encore à de la douleur. Travail honnête, salaire honnête. Le gros a filé cinquante balles à un clochard ; il y pensera encore dans dix ans.

Mais aujourd'hui, pas d'arnaque à la pitié. Les passants ont un problème ; un gros problème en forme de cadavre, pendu au sommet du platane, celui qui trône depuis toujours en face de l'église. C'est comme un furoncle sur la place. Il a fallu à Sayeb à peine une minute pour comprendre que quelque chose n'allait pas. Pour moi, ça a pris plus de temps. C'est dingue ce que les aveugles peuvent être observateurs.

Mais dès que je l'ai vu, impossible d'en détourner les yeux. C'était du voyeurisme.

— Ils le verront quand, Sayeb ? j'ai dit.

Le vieux a souri et ses grosses rides sont montées jusqu'à ses deux billes blanches. Devant nous les genoux passent sans nous écouter, nombreux ; ils parlent, rient, nous regardent parfois, mais juste ce qu'il faut.

— J'ai le temps de crever avant qu'ils le voient.

— Ça je sais, vieillard.

— Petit con.

Les gens tournent autour de l'arbre comme si c'était leur totem. C'est jour de marché sur la place, les familles sont de sortie. Qu'on soit occupé à compter, à regarder, à toucher, à sentir, à parler pour ne rien dire, à penser à ce à quoi pensent les passants (qu'est-ce que j'en sais, de ce à quoi ils peuvent penser ?), je peux le comprendre. Qu'on passe vite, qu'on ne nous regarde pas, soit, on a l'habitude. C'est même comme ça qu'on vit, nous autres, dans la rue. On vit d'indifférence. Que les gens de la surface fassent dix fois le tour de la place avant de nous lâcher un regard, d'accord. L'indifférence quotidienne, l'oubli malheureux, d'accord.

Mais ce machin ?

Ce sac qui pend dans le vide, à peine caché par l'unique platane de la place ? Ce tas prêt à s'abattre à tout instant sur le coin de leur gueule ? Ce truc qui tourne, balance, tourne encore, coule parfois (oui, je crois bien que ça coule), entre le boucher et le poissonnier qui gueulent, gueulent sans savoir ce qui se trame au-dessus de leurs têtes ?

C'est trop. Oui, c'est trop pour Sayeb et moi. D'ailleurs on a posé une RTT aujourd'hui, on ne travaille pas. Les gros types et leur conscience, on les laisse tranquilles. Les clochards aussi ont le droit de faire la grève.

Aujourd'hui on se marre. Aujourd'hui on profite.

Aujourd'hui on regarde la foule tourner en boucle autour du platane, aujourd'hui on attend le chaos, la peur et le dégoût, aujourd'hui on s'assied, comme d'habitude, on attend, comme d'habitude, que le spectacle commence.

On attend que tombe le fruit étrange de l'arbre-cadavre.

2

C'est le grand jour.

C'est le grand jour, pense Larivière en enfilant sa chemise blanche, sans un pli, qui sent le flic à plein nez. Il se regarde dans le miroir, remet en place une mèche invisible. Il est rasé de près, comme tous les jours, il a fait son lit, comme tous les jours, il s'est brossé les dents, comme tous les jours, et comme tous les jours il s'apprête à passer la porte de cette chambre de bonne qu'il occupe depuis sa sortie de l'école, depuis qu'on lui a remis ses galons et son salaire de misère pour aller coffrer des types nés plus pauvres que lui.

C'est le grand jour.

« Ramène-toi, gamin, a dit le commissaire au téléphone. On en a un. » Il n'en a pas fallu plus pour que le lieutenant abandonne son seul jour de congé, durement négocié. Parce que les arnaques à l'assurance, les rackets, les accidents de la route, c'était pas pour ça que Larivière était devenu flic. Mais en trois mois depuis son affectation à Lyon, *nada*. À croire que tout le monde en ce début d'automne s'entendait à merveille, c'était insupportable. Les mafieux s'endormaient, les dealers acceptaient la concurrence, les fous se mettaient à la peinture, et même les dépressifs semblaient peu portés sur la corde. Larivière était de bonne nature, le genre à aimer quand tout se passe bien, mais là, c'était trop. Il en voulait un.

Le lieutenant descend les marches quatre à quatre en terminant de boutonner sa veste, son arme de service battant contre ses côtes. Un dernier regard à lui-même dans le hall d'entrée de cet immeuble à demi

pourri par l'humidité. Il a maigri et ses cheveux ras, cette coupe de major de promotion (ce qu'il est, soit dit en passant), lui donnent des airs de bagnard. Tant mieux, pense-t-il. Il a toujours voulu paraître plus dur.

Parce que ce n'est pas tout, d'être bon, pense Larivière. Il faut aussi avoir l'air bon. Que ça se voie, que ça brille, quoi. Qu'on se dise, en le voyant arriver avec son air de gars qui sait où il va : « Ouh là, c'est un dur, un vrai, un flic. » Parce que c'est ça que veut Larivière : être un bon flic. Voire le meilleur. Et ça, ça passe par l'apparence.

Laissant les façades filer autour de lui, Larivière compte les regards. Des gosses envieux, des loubards transpirants, des femmes, de son âge ou pas, s'imaginant Dieu sait quoi. Larivière est content ; il fait son effet. Tout est dans la démarche, pense-t-il. « Marche comme si l'air t'appartenait », c'est le seul conseil qu'il garde de son vieux, patron d'une compagnie aérienne. Aujourd'hui, c'est le grand jour. Aujourd'hui, premier cadavre.

Aujourd'hui, tu deviens flic.

*

Sur la place, plus de passants. Des bandes jaune et noir courent du parvis de l'église jusqu'à l'arbre-cadavre. Les étals sont restés là, les marchandises aussi, le parasol du boucher est salement enfoncé à l'endroit où le corps est tombé. Deux types à peine plus frais que le mort discutent, cafés à la main, leurs têtes baissées vers la masse blanc et gris qui commence à puer et qui bronze sous l'ombre trouée du platane.

- T'en penses quoi ?
- C'est pas mal.
- Pas mal ? C'est pas mal ?
- Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?
- Tout, Bourdier, tout sauf « pas mal » !
- J'en sais rien, je suis légiste, moi.
- Justement, bordel ! Les médecins n'ont plus aucune classe.

— Tu sais, les vivants, je n'ai jamais su comment ça marchait.
Silence.

— Bon, c'est vrai que ça brille.

— Ah ! Tu vois, quand tu veux.

Le plus petit des deux types range un bel étui dans sa poche. Il a l'air dur de ces gars qui ont tout vu et qui portent leur vie sur leur visage. De grosses failles de son nez à son menton, une de chaque côté de la bouche, une épaule qui penche à gauche, des taches sur les joues et sur son front télescopique. Sous ses yeux assez de valises pour se mettre au vert une vie entière.

— Ça m'a coûté mille balles, ajoute-t-il.

— T'avais qu'à pas la tromper, aussi. À ton âge, Breutz...

L'autre, dans sa combinaison blanche, a les traits que les médecins se taillent à force d'exercice et de repas équilibrés. Il est en trop bonne santé pour s'occuper des morts, pourtant, c'est ce qu'il aime, Bourdier.

— J'espère que ça suffira. Ça suffisait les autres fois.

— Ta femme est trop bonne, Breutz.

— Un collier à mille balles chaque fois que je dois remuer le gigot, c'est pas ce que j'appelle de la charité.

Bourdier soupire, il fait semblant de remarquer le cadavre qui lui fait de l'œil depuis ce matin avec son air de maquisard prêt à tout. Il a toujours préféré la mort au cul, pense Breutz. Bon, si on peut plus parler entre hommes...

Le vieux flic remarque une certaine agitation derrière les cordons jaune et noir. On se retourne, on parle, et finalement on s'écarte pour laisser passer un jeune type au crâne presque rasé qui marche comme si la place, ses étals, son église, son platane et son cadavre lui revenaient de droit. Il se plie, passe sous les bandes, et les pauvres plantons ne s'emmerdent pas à lui demander sa plaque.

— Larivière, dit Breutz entre ses dents.

Le jeune type s'approche, sûr de lui, avant de s'immobiliser près du corps. Il se raidit, colle son petit doigt sur la couture de son

pantalon bleu marine et leur lance ce regard de jeunesse qui agace les vieux.

— Lieutenant Larivière.

Le mec balance son nom comme on tend une carte de visite, avec un sourire et une poignée de main. Une mâchoire dessinée, un visage lisse et des yeux de chasseur-cueilleur. Les pieds à dix heures dix, une chemise repassée sous sa veste boutonnée, on pourrait presque voir le logo de la criminelle sur son épaule et ses deux galons tout neufs sur sa poitrine. C'est moi, pense Breutz, ou les flics sont de plus en plus jeunes ?

— C'est quoi, ça ? demande-t-il en désignant la veste du jeune.

Le lieutenant avise la main jaunie du vieux flic, qui dépasse à peine d'un imperméable beige à peine plus propre que la chemise éternelle de Sayeb.

— Un problème avec ma tenue, commissaire ?

— Si y avait que la tenue...

Le commissaire Breutz traîne ses vieilles charentaises sur le sol et commence à regarder le lieutenant sous toutes les coutures. On l'a prévenu, le lieutenant. On lui a parlé du vieux Breutz. Breutz la menace, ils l'appelaient à l'école. Commissaire de la vieille école et alcoolique notoire à qui on refilait les jeunes premiers que personne ne pouvait sentir. Le commissaire passe derrière le lieutenant, et Larivière les mains croisées dans le dos, commence à prendre la couleur du mort qui, lui, d'ailleurs, a l'air de bien se marrer avec le médecin.

L'envers est à la hauteur de l'endroit, se dit Breutz. Un dos droit, un dos conscient. Toujours apprendre à reconnaître un dos ; on ne sait jamais qui on va être amené à filer. C'est incroyable comme les jeunes flics ont du mal à s'habiller en civil. On pourrait presque lire le mot « police » sur la veste immaculée de Larivière.

Le vieux flic regarde Bourdier, Bourdier regarde le vieux flic.

Larivière, tout compte fait, préférerait être ailleurs.

— Détends-toi un peu, petit.

Se détendre, se détendre, c'est facile à dire. Premier cadavre, première enquête. Le commissaire s'approche du corps et sourit au légiste ; les joies du bizutage.

— Alors, Bourdier, ce corps ?

Le médecin s'éclaire. En un clin d'œil il est accroupi à côté du macchabée, et Breutz le rejoint aussi vite que ses rotules le lui permettent. Larivière se place lui aussi à côté de cette silhouette immobile, heureux de ne plus être au centre de l'attention.

— Antoine Freud, cinquante-deux ans, yeux bleus, un mètre soixante-dix-sept, né à Lille, commence Bourdier.

— Né à Lille ? demande Larivière.

Breutz sourit. Un légiste capable de vous dire où la victime est née, ça impressionne toujours.

— C'est le talent de Bourdier, dit le commissaire. Ça ne marche qu'avec les cadavres, par contre.

Larivière opine du chef, impressionné.

Silence.

Le médecin tend au jeune un bout de papier plastifié fraîchement sorti de la poche du mort.

— Ça s'appelle une carte d'identité.

Breutz part dans un rire qui pourrait presque réanimer le cadavre. Il aime voir la gueule déconfite des bleus la première fois qu'un légiste leur fait le coup du savant omniscient. Bourdier sourit, ses deux belles rangées de dents au garde-à-vous jurant avec les chicots jaunes du commissaire. Larivière, quant à lui, serait plus à l'aise à battre le pavé pour distribuer des prunes. Les anciens ont toujours eu l'art de le mettre mal à l'aise.

S'il n'y avait que les anciens, passe encore. Mais les plantons eux aussi s'y sont mis, à rire de leur nouveau lieutenant, et Bourdier n'a rien trouvé de mieux à faire que d'ouvrir la sale gueule noire et puante

du mort, offrant à la vue de tous un spectacle qui vous donnerait envie d'être aveugle.

Le mort a perdu sa langue.

Bourdier s'arrête net, les plantons pâlisent et retournent à leurs postes. Seul le rire de Breutz fait encore trembler les façades de la place.

— Ben merde, dit le légiste.

Ses mains gantées s'activent, tripotent, palpent, pignent, tournent et retournent la tête du mort, dont les lèvres noires ouvertes sur le vide semblent vouloir avaler la Terre entière. Un trou noir qui vient de se fixer dans le crâne du jeune lieutenant, qui aujourd'hui, pense Breutz en scrutant son visage, un air presque paternel déformant sa peau sale, est un peu devenu flic.

3

— Encore ! Encore ! Encore ! scandent mes frères, pendus à mes lèvres comme des cadavres à un platane. Encore ! Encore ! Encore !

Il faut dire que des trucs comme ça, c'est pas tous les jours qu'on en entend dans l'Antre-Terre, et un conteur comme moi, en toute modestie, c'est pas tous les jours qu'on en rencontre un non plus. Six fois qu'ils redemandent l'histoire. Six fois que je la leur balance.

C'est vrai que c'est jamais la même chose : pour garder l'attention de mes frères, j'ai vite compris qu'il fallait parfois prendre des libertés avec la réalité.

— Et ils n'ont rien vu ? demande Toufar.

— Rien de rien. Caché par les feuilles, le corps. Et par l'idée gravée dans le cœur des passants que rien, non, rien de sale, de mort, de puant, ne peut surgir comme ça d'un si beau platane, surtout pas un jour de marché.

— Entièrement caché ? demande Diop.

— Quasiment.

— Quasiment ? renchérit Ti'pote.

— C'est-à-dire que si l'on regardait bien, sous un certain angle et lorsque le vent soufflait assez, on pouvait éventuellement voir ses pieds.

— Ses pieds ? demande Mouad.

— Ouais. Deux beaux mocassins de cuir, du genre qui n'existe que dans les vitrines. Ils bougeaient doucement et caressaient le crâne du boucher. C'était beau à voir : un boucher au pied d'un platane,

se grattant la tête, chassant une mouche invisible, sans voir le beau morceau de viande dans son costard en train de faisander au-dessus de sa tête.

Hilarité de mes frères entassés entre les canalisations. Quelque part dans la ville, on entend les rires d'une vingtaine de gosses sortir de la cuvette des toilettes.

— Et le cadavre, il était comment ? demande Diop, qui n'a jamais fini d'en vouloir plus.

— Un cadavre tout ce qu'il y a de plus insolent. Déjà, bien sûr, à se permettre de faire le con comme ça sur le platane sacré, ça annonçait la couleur. Mais plus on le regardait, moins ça allait. Il avait eu l'audace de s'acheter un costume rien que pour crever dedans, et comme si ça ne suffisait pas, il s'était foutu du sang partout. De sa bouche jusqu'à son nombril, sa chemise était rouge sombre. Et puis surtout, il coulait.

— Il coulait ?

— Oui, il coulait du sang, ou de la merde, et ça tombait en petites gouttes discrètes sur les pièces de viande du boucher qui n'a jamais su faire la différence entre l'agneau et le poulet.

— Et son visage ?

— Son visage ? Une masse blanche aux reflets verts, des yeux noirs à demi sortis de leurs terriers qui vous avalent tout entier. Un visage rond, qui s'excuse de se donner ainsi en spectacle et se cache derrière le rideau marron du platane fatigué. Des joues lourdes, qui ont compris où était leur place et cherchent le sol. Des cheveux filasse tirés vers l'arrière, jaunes, une botte de foin, quoi. Et sur son visage, l'expression de surprise que portent les passants lorsqu'ils apprennent que le monde est sale. Un gros ogre qui n'en mène pas large dans son costume, tout crevé qu'il est, n'osant pas tomber de peur de déranger les autres. La pudeur des morts de bonne famille.

Mes frères me regardent avec de grands yeux alors que ces mots impriment pour la sixième fois les mêmes images dans leurs crânes. C'est ce que j'aime, dans les mots, la projection publique d'un film

qu'on a fait soi-même. Quelques détails sanglants, quelques mots sortis de leur contexte que je fais passer pour du style, ça aussi, c'est Sayeb qui me l'a appris. D'ailleurs, ce soir-là, devant les enfants de la tribu des Porte-Fer réunis au fond des égouts, c'est l'aveugle que j'imité.

— Et les vivants ? demandent mes frères.

— Ils tournent. Ils tournent autour de l'arbre-totem comme des Indiens la veille d'une bataille. Un siphon de couleurs, de cris, de regards vides, de faux sourires, des mains qui s'entrecroisent, se tiennent, se quittent, des chaussures qui battent le sol en rythme, des femmes grosses comme des aubergines, des hommes cons comme des homards, des vieux fripés comme des pruneaux et des gamins qui ne font rien pour que ça change : la ville le dimanche. Au milieu de tout ça, borgne parmi les aveugles, Sayeb avec ses yeux fatigués d'avoir tant fixé le désert est en pleine conversation avec le mort. On se retient, on attend, on espère, on retient son souffle, et soudain... il tombe.

*

Le boucan de la tribu des Porte-Fer a attiré tout ce que les tunnels abritent de laissés-pour-compte pâles et puants, de clochards sales et hirsutes, de drogués maigres aux bras mouchetés ; notre famille d'adoption. Je cherche des yeux Sayeb qui m'a tout appris de l'art des contes. Le vieil aveugle n'est pas là, il n'a jamais mis les pieds dans l'Antre-Terre, et pourtant, chaque soir, alors qu'il quitte la place de l'arbre-cadavre, j'espère qu'il rentrera avec moi dans les tunnels pour y apporter les dunes du désert, les grands arbres de la jungle, les océans infinis et les neiges éternelles. « Ça n'est pas à moi de le faire », murmure le vieillard lorsque je lui parle de toutes ces oreilles souterraines qui l'attendent.

— Et après ? Et la suite ? Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ?



www.editionsdugroscaillou.fr



Et s'il existait sous nos pieds un monde
où vivent, oubliés de tous, des enfants laissés
pour compte ?

Pour Romain et ses frères du clan des Porte-Fer,
lorsqu'une série de meurtres bouleverse
la tranquillité de la ville et de ses habitants,
c'est la fin de l'insouciance.

Alors que les policiers se saisissent de l'affaire,
Romain nous conte une tout autre histoire...
Une fable sombre où les victimes ne sont pas
celles qu'on imagine.



*Une enquête au cœur d'un univers singulier
qui naît de la plume captivante d'Hippolyte
Leuridan-Dusser. À moins de trente ans,
après 3 ans d'un travail d'écriture,
il signe ici son premier roman.*

19€ TTC

www.editionsdugroscaillou.fr



ISBN : 978-2-49420-219-1